

Allocution de Tran Van Tong lors de la réception de la Médaille de la Liberté Truman-Reagan attribuée à Tran Van Ba à l'Ambassade de Hongrie à Washington D.C., le 15 Novembre 2007.

Merci beaucoup. C'est un grand honneur pour moi d'être ici pour recevoir cette distinction pour Tran Van Ba.

Monsieur le Président,
Monsieur l'Ambassadeur,
Distingués membres du Congrès,
Mesdames et Messieurs,

En honorant la mémoire de Tran Van Ba, votre Fondation, M. le Président, remet, du même coup, le Vietnam dans le champ des valeurs qu'elle défend et du devoir de mémoire qu'elle entretient.

Les illustres personnalités que la Fondation a déjà distinguées pour leur rôle déterminant dans ce combat et pour l'exemple lumineux qu'elles en ont donné au monde, sont l'honneur et la fierté de l'histoire moderne.

C'est dire qu'en recevant cette distinction pour mon défunt frère, je mesure combien elle dépasse les mérites d'un seul homme.

Aussi, permettez-moi, dans un sentiment de reconnaissance et d'amitié, d'essayer de vous dire aussi simplement que je le pourrai, comment TRAN VAN BA a porté ce combat et ce qu'il a pu y contribuer.

TRAN VAN BA est entré dans ce combat en s'appuyant sur des choses simples : son identité, son sentiment de responsabilité, son sens de l'action.

L'identité d'abord

TRAN VAN BA est du Vietnam, plus précisément du Sud-Vietnam. Sur le plan de l'identité et non seulement sur le plan de l'origine géographique.

Vous le savez : il n'était pas très facile d'être Sud-Vietnamien à l'époque où il vivait.

Avant avril 1975, c'est-à-dire avant la chute de Saigon, être Sud Vietnamien, c'est se faire traiter par la puissante propagande communiste de fantoche à la solde de « l'impérialisme américain. » Et se faire prendre pour cible au Vietnam par le terrorisme de la subversion communiste.

Après avril 75, la même propagande vous faisait passer pour un bourgeois profiteuse, un nostalgique de l'ancien régime, incapable de se battre pour sa liberté. Cependant qu'au Vietnam, vous étiez soumis à la vengeance et à la haine des vainqueurs du Nord.

TRAN VAN BA vivait dans sa chair les affres de cette « condition Sud Vietnamienne » : que ce soit comme adolescent au Vietnam où son père fut assassiné alors qu'il se consacrait à la mise en place d'une Constitution pour le Sud Vietnam, ou comme étudiant à Paris où il était confronté en permanence aux manifestations contre la guerre au Vietnam criant : « Paix au Vietnam, Halte à l'impérialisme, US go home. »

TRAN VAN BA assumait son identité Sud-vietnamienne. Il se réclamait de ce pays riche de son peuple et pauvre de ses leaders. Avec passion et fierté. Non par rejet des autres, mais par amour des siens, plongés dans le malheur. Non par esprit de clocher ou de faction, mais par une conscience aiguë du rôle historique que le Sud Vietnam se devait d'assurer.

Il était conscient en effet que le Sud Vietnam était devenu l'ultime refuge des Vietnamiens dans leur quête millénaire de liberté et de progrès face au déferlement du totalitarisme communiste triomphant.

Il était convaincu que seul un Sud Vietnam libre fournirait au peuple vietnamien la base nécessaire et les conditions requises

pour relever un défi qui n'a jamais été posé jusqu'ici à aucun peuple : surmonter et assimiler les influences croisées qu'exercèrent directement sur lui les plus grandes civilisations de l'histoire, celles de la Chine, de l'Inde, de l'Europe et de l'Amérique, pour refaire son unité et entrer dans la modernité comme nation libre et prospère.

Il voyait bien aussi que c'est de la résistance du Sud Vietnam à l'expansionnisme communiste que dépendait la liberté de beaucoup de peuples dans le monde.

La cause d'un Sud-Vietnam libre était donc pour lui une cause juste et noble, et tous ceux qui se sont battus pour elle, devaient être salués et remerciés en particulier les quelques 58 000 soldats américains qui y avaient donné leur vie.

La responsabilité ensuite

Assumant son identité, il reconnaissait sans détour la part de responsabilité propre des Vietnamiens dans leur désastre national.

Il ne concevait pas qu'on puisse se réclamer d'une identité de Vietnamien libre et nier toute responsabilité vietnamienne dans l'effondrement du Sud Vietnam.

Après la chute du Sud Vietnam, que n'a-t-on entendu d'accusations vengeresses sur les responsabilités du désastre.

Que n'a-t-on disserté sur la « trahison américaine, » voire sur les responsabilités originelles du colonialisme français ?

Tout en méditant sur la politique des Grandes puissances, TRAN VAN BA était, lui, hanté par les défaillances proprement vietnamiennes et les leçons indispensables qu'il fallait en tirer. Un peuple qui aspire à la renaissance disait – il, pourrait-il se passer d'une telle clarification élémentaire ?

C'est cette identité revendiquée, ces responsabilités assumées, qui l'ont conduit, à la chute de Saigon en avril 1975, à se lever avec une poignée de camarades, seuls, sans aucun soutien, au

milieu des décombres, des abandons et du désespoir pour affirmer : « nous sommes toujours vivants, rien n'est perdu, tout est possible, la liberté peut être rétablie, le droit peut l'emporter sur la force à condition d'en payer le prix.»

Il voyait le cœur serré la répression qui ravageait le pays. Les faits et les chiffres sont connus : 100 000 exécutions sommaires, 300 000 morts dans les camps de rééducation, plus de 600 000 boat people noyés ou tués par les pirates, des générations entières immolées à l'autel de l'expansionnisme militaire au Cambodge. Et ce ne sont là que des éléments résultant d'études documentées.

TRAN VAN BA a compris que face à cette barbarie avilissante, l'aspiration, l'esprit seul, ne pouvaient rien.

Napoléon disait à Sainte Hélène: « il n'y a que deux puissances au monde, l'esprit et l'épée et qu'à la longue l'esprit l'emporte toujours sur l'épée.»

Napoléon avait tort (une fois encore !) L'esprit seul ne peut rien contre l'épée. L'esprit doit s'allier à l'épée s'il veut vaincre l'épée tirée pour elle-même.

L'action enfin

TRAN VAN BA a compris que pour défendre la vie, la liberté humaine, il fallait faire la guerre ... Oui il fallait faire la guerre aux causes de guerre. La tyrannie communiste au Vietnam était cause de guerre. La vengeance et la haine exercées par le gouvernement communiste de Hanoi à l'encontre de la population sud vietnamienne étaient causes de guerre. La folie de l'expansionnisme militaire au Cambodge et au Laos était cause de guerre.

TRAN VAN BA a donc pris les armes.

IL A PAYÉ LE PRIX.

Et ce prix pour ce qui le concerne a été un simulacre de procès et le peloton d'exécution.

Il est allé au combat en gardant à l'esprit les exigences d'une idée supérieure de la dignité humaine. C'est en cela finalement qu'il a fait plus pour son pays et les valeurs universelles que ceux qui ont été dressés par la haine pour être tués dans la guerre. Les combattants communistes du Nord ont fini par découvrir cette différence.

Venus « libérer » le Sud, beaucoup se sont éclatés en sanglots en entrant dans Saigon : «ce sont eux qui sont les civilisés et nous, au Nord, les barbares.»

L'avenir du Vietnam reste ouvert.

Ce qui est certain, c'est que le régime actuel avec son ordre de choses impossibles et contradictoires périra dans un temps plus ou moins retardé par des complications d'intérêts intérieurs et extérieurs, par l'apathie et la corruption des individus, la légèreté des esprits, l'indifférence et l'effacement des caractères; mais quelle que soit sa durée , elle ne sera jamais assez longue pour qu'il puisse prendre profondément racine sur notre terre natale.

Ce qui est certain aussi, c'est que, seule nation de l'Histoire à avoir bâti sa nationalité sur une pure idée de liberté et de justice, l'Amérique se renierait et trahirait ses intérêts profonds si elle aidait en quoi que soit au maintien d'un régime d'usurpation et de tyrannie au Vietnam, en cédant aux illusions d'une realpolitik archaïque inspirée de Bismarck ou de Richelieu. Elle perdrait alors toutes les justifications du combat qu'elle mène pour ses valeurs et sa sécurité en même temps que ses meilleurs combattants et ses meilleurs amis.

Ce qui est certain enfin, c'est qu'aujourd'hui, partout au Vietnam et dans le monde, des hommes et des femmes, souvent dans la solitude et dans l'indifférence du monde, continuent de tenir le double pari de la liberté et de la vérité et savent au besoin mourir sans haine pour lui. Ce sont eux qui méritent d'être soutenus partout où ils se trouvent et surtout là où ils se sacrifient. C'est en tout cas sur eux et sur ceux qui, partageant le même combat que Tran Van Ba mais n'en avaient

reçu aucune reconnaissance que, certain de votre accord, je voudrais faire reporter l'hommage que vous venez de rendre à mon défunt frère.

Pour conclure

Permettez-moi de conclure maintenant par une note personnelle :

Je suis sûr que s'il le pouvait, Tran Van Ba aurait souhaité qu'une femme reçoive à ma place l'honneur que vous lui décernez ce soir.

Cette femme se tenait il y a 23 ans, par un soir d'hiver des plus froids qu'il y a eu en France, devant l'ambassade de Hanoi à Paris avec une pancarte portant une simple inscription « sauvez mon fils. »

18 ans plus tôt elle enterrait son mari tué par un coup de revolver alors qu'il se préparait à entrer en campagne pour les élections présidentielles au Sud Vietnam.

Cette femme avait attendu jusqu'à sa mort qu'on lui rende le corps de son fils.

Elle saurait vous parler, avec humanité, de la condition de la femme Sud-Vietnamienne dans les tourmentes de l'histoire moderne; de Tran Van Ba et des hommes qui, de génération en génération, voulaient refaire le Vietnam.

Elle savait quant à elle qu'elle ne le referait pas. Mais sa tâche était peut être plus lourde et plus grande encore. Elle consistait à empêcher qu'un certain Vietnam ne se défasse. Celui où l'homme garde le sens et le goût de l'homme.

Je suis sûr qu'elle se sentirait parfaitement à l'aise ici dans ce pays, le pays où l'un de ses très grands Présidents, Franklin Roosevelt professa en 1938 : « si dans d'autres pays des éternelles valeurs du passé sont menacées par l'intolérance nous devons offrir, chez nous, un refuge pour leur préservation. »

Je suis sûr que cette femme se tiendrait heureuse et fraternelle ici, M. l'ambassadeur, dans ce bout de territoire de la Hongrie, cette vaillante Hongrie dont le destin rappelle à tant d'égards celui du Vietnam. Cette Hongrie qui avait donné au monde une admirable leçon de liberté et de courage en se soulevant en 1956 contre ses oppresseurs.

Cette femme, c'est la mère de Tran Van Ba, notre défunte mère.

Merci de votre patience.

15 Novembre 2007

Tran Van Tong